

Une journée  
d'automne

Wallace Stegner

# Une journée d'automne

*Traduit de l'américain  
par Françoise Torchiana*

*Postface de Mary Stegner*



Titre original : *Remembering Laughter*

© 1937 by Wallace Stegner. Renewed 1965.

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0338-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*À Mary Stuart Page*

## Prologue

Durant toute la fin de la matinée, les véhicules s'étaient succédé depuis la grand-route pour s'engager dans la longue allée bordée d'ormes menant à la propriété : des buggys et des chars à bancs pour la plupart, quelques broughams, et plus rarement encore, une automobile dont le laiton étincelait dans les rayons du soleil qui filtraient entre les arbres. Quand sonnèrent 11 heures, une longue file de voitures s'alignait à touche-touche contre l'épaisse haie d'épicéas bordant la cour au nord et à l'ouest, et la maison bourdonnait des voix feutrées de nombreux visiteurs.

Assise à la fenêtre du petit salon, la vieille Mme Margaret Stuart jouissait d'une vue dégagée sur toute la cour,

l'allée et la route. Elle distinguait le ruban clair de la grand-route qui enlaçait un coteau à un kilomètre à l'ouest de la propriété, la maison blanche à pignons et la haute grange rouge des voisins, les Paxley et, à perte de vue, des champs de maïs secs et dénudés sous le maigre soleil d'octobre. Sur la route, des nuages de poussière progressaient avec lenteur, sans le moindre souffle de vent, faisant presque disparaître les véhicules qui les soulevaient. La plupart des nuages marquaient un temps d'arrêt à l'entrée du chemin, restaient un instant en suspens au bout du tunnel formé par les ormes et s'évanouissaient enfin pour révéler la forme sombre et comme en miniature de voitures et de chariots qui remontaient l'allée pour prendre place dans la file grandissante des véhicules garés.

Margaret Stuart attendait de nombreux visiteurs, mais personne en particulier. Dans ses yeux qui scrutaient la route, il n'y avait ni curiosité, ni attente, ni anticipation. C'était une femme âgée, à la silhouette décharnée et anguleuse, vêtue de popeline noire. Les mains serrées sur les genoux, immobile, elle contemplait par la fenêtre les champs de l'Iowa, la route et, au loin, l'horizon qui tremblait dans la mince fumée de feux de paille.

Vue de profil, elle paraissait très âgée. Son visage n'était que peau parcheminée sur les os, avec un nez saillant, un front haut, des cheveux sans vie tirés sévèrement sur le crâne, et des orbites si profondément enfoncées que, de prime abord, on les eût dites creuses comme celles d'un crâne.

Mais, comme bien d'autres femmes, Margaret Stuart avait gardé dans le regard toute la vie qui s'était petit à petit desséchée dans le reste de son corps, et quiconque croisait ses yeux ne pouvait que s'étonner de l'avoir prise pour une vieille femme. Ils étaient d'un bleu soudain et violent, clairs et sans voile, et durs comme la glace. Son corps était celui d'une femme de soixante ans, mais ses yeux ceux d'une femme de trente ans. En réalité, elle en avait quarante-sept.

Les autres pièces de réception, à côté du petit salon où elle se tenait dans la pénombre, étaient remplies de visiteurs, mais Margaret Stuart ne prêtait aucune attention ni au bruit de leurs pas ni aux visages qui la regardaient avec curiosité par la porte ouverte. Personne ne lui parlait, et elle ne parlait



à personne. Elspeth s'occuperait d'eux jusqu'à l'heure des funérailles. Il n'y avait aucune raison d'y aller tout de suite. Assise sans bouger sur la petite chaise à bascule en acajou inconfortable qui restait parfaitement immobile, Margaret ne quittait pas des yeux la cour déserte, les champs de maïs dénudés et la route avec ses nuages de poussière. À l'angle de la maison, les branches du grand chêne frottaient doucement contre les bardeaux du toit, et de temps à autre, une feuille brun-rouge voletait devant la fenêtre.

En entendant des pas sur le parquet en érable du vestibule, Margaret tourna la tête. Elspeth pénétra dans le petit salon. Bien qu'elle eût sept ans de moins que Margaret, on eût dit sa jumelle : mêmes cheveux tirés en arrière, front haut, nez pointu aux narines

pincées ; mêmes orbites cavernieuses et mêmes yeux d'un bleu perçant ; même silhouette osseuse, anguleuse, vêtue de popeline. Lorsqu'elles parlaient, toutes deux avaient un léger accent écossais.

— Ils sont presque tous là, dit Elspeth. Le révérend Hitchcock pense que nous devrions commencer.

Margaret regarda sa montre médaillon, qui reposait sur la popeline noire et rêche de sa poitrine au bout d'une chaîne en or.

— Il vaudrait mieux attendre jusqu'à 11 heures et demie.

— Vas-tu bientôt venir ? On m'a demandé où tu étais.

— Bientôt. Où est Malcolm ?

— Dans sa chambre.

— A-t-il beaucoup de chagrin ?

Elsbeth hoch la tête. Elles restèrent un instant silencieuses, formant un tableau vivant, maladroit et guindé : deux silhouettes noires décharnées pareilles à des corbeaux, l'une debout, l'autre assise, dans la pénombre verdâtre du petit salon. La chaise de Margaret grinça légèrement lorsqu'elle se tourna vers sa sœur.

— Et toi ?

Leurs yeux se croisèrent brièvement, bleu glacier contre bleu glacier, mais ce regard n'était ni froid ni hostile. Une petite flamme tentait de percer, comme si la sympathie et l'affection essayaient de refluer à la surface après des années de répression et de maîtrise sur soi.

— J'aurai du chagrin pour le restant de ma vie, voilà ce que je pense, dit Elspeth avec tristesse.

La femme assise eut un léger mouvement, comme si elle allait tapoter le bras de sa sœur. Puis elle recroisa les mains.

— Bien, il est temps de tout préparer. J'arrive dans un instant.

Elsbeth s'attarda un moment.

— Et toi ?

Leurs yeux se rencontrèrent à nouveau, se regardèrent par-delà la barrière des années de ressentiment, puis se détournèrent, car il était encore trop difficile pour l'une comme pour l'autre de se rencontrer en terrain intime.

Telle une fumée qui s'élève vers le ciel, chacune sentit remonter en elle le souvenir d'une autre journée d'automne, dix-huit ans plus tôt. La bouche de la femme assise s'en contracta d'amertume.

Le brouhaha qui s'échappait des autres pièces s'amplifia soudain. Pourtant

le calme continuait de régner dans cette pièce sombre, comme si l'air immobile offrait une protection contre les bruits importuns. La main d'Elspeth, en effleurant les plis de sa robe, fit un léger bruissement. Les branches du chêne continuaient de frotter doucement contre les bardeaux du toit, et trois feuilles rougeoyantes tombèrent au sol en volutes erratiques.

— Je crois, dit Elspeth d'une voix épaissie, que je ferais mieux d'aller voir si tout est prêt.

Elle sortit dans un froissement de tissu, tandis que Margaret restait assise sur la petite chaise à bascule, les lèvres serrées, la respiration régulière et audible, le regard fixé, au-delà du tronc massif du chêne, sur la cour, les champs de maïs dénudés et la route. La route, avec